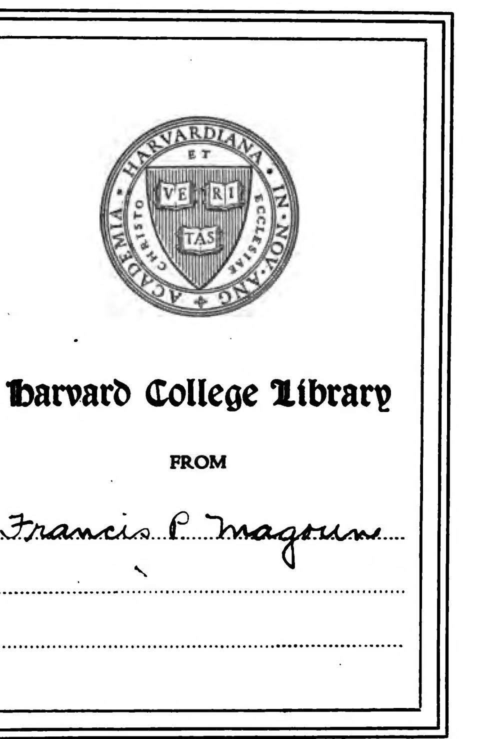
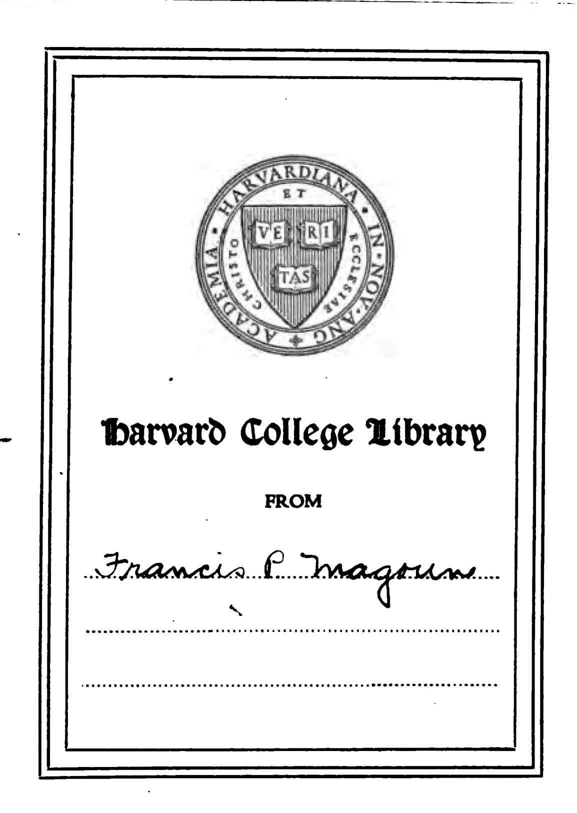

3 2044 010 155 315


VE RI TAS
HARVARDIANA · IN · NOV · ANG · ACADEMIA
ET
CHRISTO ET ECCLESIAE


HARVARDIANA
ET
VE RI TAS
ACADEMIA · IN · NOV · ANG
CHRISTO ECCLESIAE

LES

SONNETS DU PORTUGAIS

d'Elizabeth Barrett Browning

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

avec Préface, Texte anglais en regard, et Notes

PAR

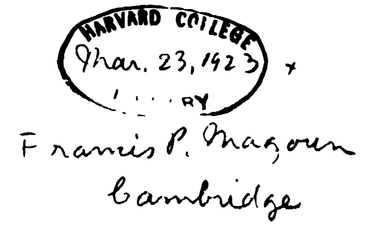
LÉON MOREL

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, Boulevard St-Germain, 79

1903



Francis P. Magoun
Cambridge

A LA LIBRAIRIE HACHETTE

JAMES THOMSON. *Sa Vie et ses Œuvres,* par Léon Morel, Docteur ès-lettres (1 vol. in-8, avec un portrait à l'eau-forte, 1895) . . . **7** fr. **50**

Ouvrage couronné par l'Académie française.

IN MEMORIAM. Poèmes d'Alfred Tennyson, traduits en vers français, avec un avant-propos et des notes, par Léon Morel (1 vol. in-8, 1898). **3** fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

POÈMES DIVERS d'Alfred Tennyson, traduits en vers français, avec un avant-propos et des notes, par Léon Morel (1 vol. in-8, 1899). **3** fr.

CHEZ HODDER AND STOUGHTON

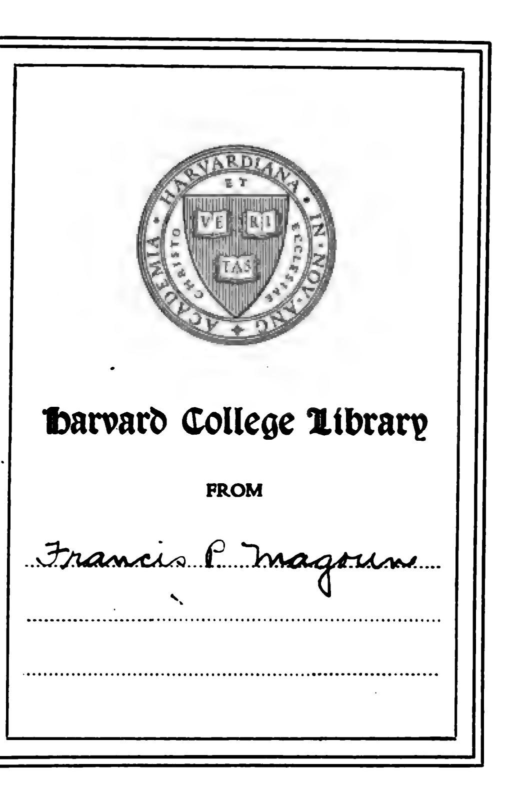
27 Paternoster Row, London.

IN MEMORIAM, by Alfred Tennyson. With a Commentary by L. Morel, LL. D. (1 vol. in-16, 1901).

A Monsieur et Madame CH. LENIENT

ce petit travail est dédié par le traducteur, au nom de chers souvenirs communs et d'une longue et respectueuse affection.

Paris, Janvier 1903.


HARVARDIANA · IN · NOV · ANG · ACADEMIA
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

retour à Londres, elle reprit sa vie de travail, lisant des ouvrages en presque toutes les langues, étudiant l'hébreu, écrivant des articles pour l'Athenœum, et surtout continuant son œuvre de poète. « La plupart des faits de ma vie, et presque toutes mes joies intenses se sont passées dans le domaine de mes pensées, » écrit-elle à M. Horne. Son poème mystique *The Seraphim* (1838) n'eut pas un grand succès, mais il révélait une personnalité poétique, plus nettement qu'aucune des œuvres précédentes. Enfin le volume de « Poèmes » publié en 1844, consacra le talent d'Elizabeth Barrett. Le *Drama of Exile*, qui ouvrait le recueil rendit aussitôt l'auteur célèbre. « Mon sujet était le nouvel et étrange sentiment éprouvé par l'humanité déchue, quand elle quitta le Paradis pour s'enfoncer dans le désert. Je m'attachais surtout à la douleur d'Eve... qui me semblait avoir été jusqu'ici imparfaitement comprise, et telle qu'une femme pouvait mieux qu'un homme l'exprimer. » (1) Dans le même volume paraissaient *Le Vin de Chypre, Pan est Mort, Le Cri des Enfants, La Conquête de Lady Geraldine*, toutes pièces qui sont restées parmi les plus populaires de son œuvre. Quand le poste de poète-lauréat devint vacant, quelques années après, par la mort de Wordsworth, on eut la pensée de conférer ce titre à Elizabeth, qui femme, sous le règne d'une femme, paraissait digne de succéder au grand poète Lakiste.

De ces joies de la pensée dont parlait Elizabeth, quelques-unes lui étaient apportées par les visites d'amis intelligents et dévoués. Miss Mitford et Mrs. Jameson, écrivains bien connus, étaient du nombre. Un cousin éloigné, nommé John Kenyon, introduisait dans cette vie claustrée

(1) Préface à l'édition des « Poèmes » de 1844.

le mouvement et la gaîté ; c'est par lui surtout qu'Elizabeth entrait en contact avec les choses de son temps. « Kenyon, à la face de Bénédictin, mais le plus joyeux des braves gens », Kenyon était à la fois le parrain de féerie de Miss Barrett et le grand ami d'un jeune homme qu'il appelait « l'autre poète ». C'était Robert Browning (1). Kenyon avait le plus vif désir de les rapprocher, mais Elizabeth n'aimait guère à recevoir des gens au visage nouveau. Non pas cependant que Browning lui fût inconnu ou indifférent. Alors que le puissant poète restait encore méconnu du public anglais, la jeune femme était du nombre des rares esprits qui avaient senti la richesse poétique dont étaient chargés déjà les premiers poèmes, *Pauline*, *Paracelsus*, *Clochettes et Grenades*. Dans *La Conquête de Lady Geraldine*, le héros, Bertram, mentionne les poèmes qu'il a lus avec sa noble dame, et, des œuvres modernes, il cite : « l'idylle aux graves pensées de Wordsworth, les ballades de Howitt, ou la rêverie enchantée de Tennyson, ou de Browning quelque *grenade*, qui, ouverte au milieu, montre un cœur teint de sang et les veines d'êtres humains. » Dans une lettre de 1845 Elizabeth déclare qu'elle a « pleine foi en Browning comme poète et comme prophète. »

Lui, pourtant, ne se hâtait pas de prendre connaissance des œuvres de son admiratrice. Il ne les lut que pendant la première semaine de 1845. Mais alors son enthousiasme fut prompt et fut débordant. Dès le 10 janvier il écrivait à l'auteur, en termes qui outrepassent quelque

(1) Browning l'appelait « Kenyon le magnifique » et pour cause. Cousin et ami modèle, il fit aux deux poètes une modeste rente qui les aida à vivre après leur mariage, et en mourant, leur laissa près de trois cent mille francs.

peu le langage de la pure critique littéraire, « j'aime vos livres, et je vous aime aussi. » Ce fut le commencement d'un commerce de lettres, où Browning apportait toute la fougue et l'impérieuse éloquence de son génie, et qui charmait Elizabeth tout en la troublant profondément. Quand Browning lui demande la faveur de lui faire une visite, elle refuse avec une ferme douceur. Mais le jeune homme n'était pas de ceux qui se découragent, et il était de ceux qui imposent leur volonté. Il finit par obtenir gain de cause ; une entrevue fut arrêtée pour le 20 mai.

L'amour inspiré par la lecture des poèmes de la jeune femme était sans doute pure affaire de tête ; après cette entrevue c'était bien d'un amour complet, ardent et absolu qu'il s'agit entre eux. Qui dira s'il doit être expliqué par les similitudes de ces deux êtres de génie ou par leurs différences ?

Tous deux joignaient à d'admirables dons artistiques, une hauteur de pensée qui donne à leur œuvre poétique un caractère exceptionnellement philosophique et profond. Chez tous deux se trouve une superbe indépendance, un parfait dédain des conventions et des règles artificielles. Tous deux avaient nourri leur esprit de la moelle des forts, également épris qu'ils etaient de l'antique beauté grecque, et des œuvres puissantes du génie moderne, qu'une science également étendue leur permettait de chercher dans toutes les langues où elles se sont produites. Tous deux enfin avaient, pour éclairer leur vie, ces deux grandes lumières : un ardent amour de l'art, et une croyance spiritualiste qui avait survécu à la foi religieuse de leur enfance.

Mais que de différences aussi entre ces êtres d'élite ! Elle, si languissante, si délicate et menue, « la plus petite dame ayant vie » a-t-il dit ; créature presque

purement spirituelle, où toute la vie semblait concentrée dans le pâle visage que cachaient en partie les boucles brunes d'une longue chevelure, et qu'éclairaient deux grands yeux gris limpides, caressants et doucement mélancoliques. Lui, remuant, agile et vigoureux, petit, mais trapu et large d'épaules, bruyant et cordial, aimable et bienveillant, avec de soudaines explosions quand quelque chose soulevait son indignation. Tel était le nouvel ami, aux yeux noirs, au teint brun (à ce point que l'on pouvait croire à une origine italienne ou juive), qui allait transformer si étrangement la vie monotone, sans joie et sans espérance de Miss Barrett.

Elle avait trois ans de plus que lui ; elle paraissait et se croyait incurablement invalide. Browning résolut de se faire aimer, de l'épouser et de la guérir. Ils s'écrivirent, après cette première entrevue, très souvent. Les prétextes étaient des questions de littérature ; l'objet réel était l'ardente passion qui les attirait l'un vers l'autre. Il lui offrit bientôt de consacrer sa vie à la soigner et à la rendre heureuse. Elle lui oppose un refus très ferme d'abord, et qui peu à peu faiblit devant l'énergique volonté du poète. Le médecin recommandait instamment qu'Elizabeth passât l'hiver en Italie ; M. Barrett n'admettait pas l'idée d'une séparation. La jeune femme était persuadée qu'elle ne survivrait pas à un autre hiver de Londres.— Pourquoi alors songer à un mariage.—Mais si vous ne mourez pas, disait Browning ?—Oh ! dans ce cas... au printemps... — C'était une capitulation. Ils se fiancèrent en novembre. Dès lors il vint trois fois par quinzaine la voir et lui porter des fleurs. On cachait ces entrevues à M. Barrett. L'affection jalousement égoïste de ce père n'admettait pas que ses enfants pussent jamais le quitter ni se marier. Un an se passa ainsi, et un nouvel hiver approchait. Robert, admirable

de patience et d'abnégation, sentait que la vie même de celle qu'il aimait était en jeu, et qu'il ne la sauverait qu'en l'arrachant à cette prison où elle se consumait lentement. Il obtint de sa frêle Desdémone, après une longue résistance, qu'elle se prêtât à un mariage secret.

Le 12 septembre leur union fut consacrée à l'église de Marylebone. Elizabeth rentrait aussitôt chez son père, mais huit jours après, Browning l'emportait loin de cette triste rue de Wimpole, loin du brumeux automne de l'Angleterre, à Paris où ils ne s'arrêtèrent que deux jours, puis vers le Midi, à Avignon, aux sources de Vaucluse, où, la portant dans ses bras, il traversa « l'eau claire et fraîche et douce » pour l'asseoir sur la roche où Pétrarque avait eu la vision de Laure ; enfin ils s'embarquèrent à Marseille pour Gênes, et passèrent l'hiver à Pise.

Browning avait été bon prophète ; l'amour et le bonheur furent de grands médecins. La jeune femme prenait chaque jour des forces nouvelles ; les amis qui la voyaient après quelques mois témoignaient une surprise charmée. Malgré l'obstination du père, qui jamais ne voulut accepter le fait accompli, et dont l'affection pour sa fille préférée fit place à un inflexible ressentiment, Elizabeth Barrett Browning s'épanouissait, au soleil de l'Italie et aux chauds rayons de l'amour. « Pour la première fois de ma vie je connais le bonheur, » écrit-elle le 5 nov. 1846.—Pendant qu'ils étaient à Pise, au commencement de l'année 1847, on raconte qu'un jour elle s'approcha de son mari penché à une fenêtre, lui glissa dans la poche un petit cahier de vers, et s'enfuit pendant qu'il les lisait. Ces vers étaient les quarante-trois sonnets écrits par elle pendant la période qui s'écoula entre leur première entrevue et leur mariage. Ce sont les cris d'amour qu'elle adressait, sans qu'il s'en doutât, au héros de féerie qui était venu rompre

le silence et l'engourdissement de son existence, qui lui faisait connaître la vie et la passion, qui éveillait en elle un amour contre lequel elle avait courageusement lutté, et qui avait enfin triomphé de ses scrupules, comme de ses doutes et de ses hésitations.

Browning lut ces vers avec émotion et avec admiration. Il ne voulut pas admettre que lui seul en dût goûter la fière beauté ; il décida l'auteur à les publier. Elizabeth proposa de les présenter comme une traduction du Bosnien. « Non pas » dit Browning, « mais bien du Portugais, ce sont les sonnets de Catarina. C'était le nom de cette maîtresse dont Camoëns avait chanté les yeux « les plus doux yeux qui aient jamais été ». Elizabeth Barrett avait rappelé ce souvenir dans *Lady Geraldine*, et l'un de ses poèmes exprime les adieux de Catarina mourante à son amant absent. Browning, dit-on, appelait parfois sa femme sa petite Portugaise. Voilà comment les sonnets, imprimés en 1847, furent publiés, en 1850, sous leur titre énigmatique.

Nous n'avons pas à raconter la fin du roman. On sait que les deux poètes vécurent pendant seize ans d'un parfait bonheur. Pour qu'elle pût connaître toutes les joies d'une vie de femme, Elizabeth Browning eut un fils, qui naquit à Florence en 1849. Leur existence se passa dans différentes villes d'Italie, mais surtout à Florence où la maison qu'ils occupaient est restée célèbre. Quelques voyages à Paris et à Londres les rapprochaient parfois de leurs amis. Tous deux se passionnèrent pour la cause de la délivrance de l'Italie. Mais, ni cette préoccupation des choses politiques, ni leur bonheur intime ne fit tort à leur production poétique. Elizabeth publie, en 1851, *Casa Guidi's Windows;* en 1857, *Aurora Leigh*, son chef-d'œuvre, dédié à Kenyon ; en 1860, ses *Poems before*

Congress; tandis que Browning élaborait un de ses plus beaux poèmes, *Men and Women*, (1) et préparait son œuvre capitale *The Ring and the Book*. Mais la phtisie, pendant plusieurs années enrayée, faisait d'insidieux progrès. La pauvre muse formait des projets d'avenir, quand déjà son mari avait perdu tout espoir. « Il est mari, frère, amoureux, garde-malade », écrit-elle. Tout ce dévoûment et tout cet amour furent impuissants. Elle s'éteignit doucement, le 30 juin 1861, dans cette « Casa Guidi » où la municipalité de Florence a, par une plaque commémorative, affirmé la reconnaissance de l'Italie. « Toujours souriante, heureuse, avec une figure de jeune fille, elle mourut dans mes bras », écrit Browning, « la tête appuyée contre ma joue... Il n'y eut ni douleur, ni agonie, ni conscience de la séparation prochaine... Dieu l'a prise chez lui, comme on prend un enfant mal couché d'un lit froid et sombre, comme on le porte dans ses bras jusqu'à la lumière. Ses dernières paroles furent : « Que c'est beau ! » (2)

Robert Browning resta d'abord accablé de douleur. Il quitta la maison de son bonheur et la belle Florence qu'il ne voulut plus revoir. Il partit avec son jeune enfant pour Paris où résidait son père ; puis passa à Londres l'hiver de 1861 et l'année 1862, dans la tristesse et l'abattement. Mais sa nature n'était pas de celles qui se peuvent longtemps résoudre à l'inaction. Il avait sa tâche à accomplir ;

(1) Il était dédié à E. B. B. (Elizabeth Barrett Browning) :

There they are, my fifty men and women

. . . .

Take them, Love, the book and me together :
Where the heart lies, let the brain lie also.

. . . .

(2) Traduction de Mme Mary Duclaux.

il se remit résolument à l'œuvre. Il publia les « Poésies posthumes » de sa chère morte, et acheva l'immense poème commencé à Florence, *The Ring and the Book*. Alors il connut à son tour les enivrements de la gloire. La célébrité, pour lui être venue tardivement, n'en fut que plus éclatante ; on le traita de son vivant, comme les classiques dont les siècles ont consacré la grandeur. Une « Société de Browning » fut fondée comme il y avait une « Société de Shakespeare », pour lire, commenter, expliquer et admirer la parole du maître. Browning vécut ainsi bien des années de labeur et de gloire avant de mourir à Venise le 12 déc. 1889. Mais toujours il conserva le pieux souvenir de sa douce muse, et l'espoir de la retrouver un jour, quand (ainsi qu'il le dit dans son poème, *Prospice*), tout ce qui était ténèbre ou terreur

« Changera, devenant d'abord une paix sans douleur,
Puis une lumière, puis ta poitrine,
O toi qui fus l'âme de mon âme ! Je t'étreindrai de nouveau,
Et à Dieu le reste ! »

I

I THOUGHT once how Theocritus had sung
Of the sweet years, the dear and wished-for years.
Who each one in a gracious hand appears
To bear a gift for mortals, old or young :

And, as I mused it in his antique tongue,
I saw, in gradual vision through my tears,
The sweet, sad years, the melancholy years,...
Those of my own life, who by turns had flung

A shadow across me. Straightway I was 'ware,
So weeping, how a mystic Shape did move
Behind me, and drew me backward by the hair;

And a voice said in mastery while I strove....
"Guess now who holds thee?"—"Death!" I said. But, there,
The silver answer rang... "Not Death, but Love."

I

Songeant un jour comment Théocrite chantait
Les temps heureux d'espoir, de désir, les années
Dont chacune, en ses mains vers nos appels tournées,
Porte aux mortels les dons que leur cœur souhaitait, —

Tandis qu'aux vers du vieux poète s'arrêtait
Mon esprit, sous mes pleurs lentement évoquées,
J'eus la chère vision de mes tristes années,
Dont chacune en passant d'une ombre me couvrait.

Mais tout à coup sentit mon âme douloureuse
Que vers moi se glissait un Esprit grave et fort ;
Par les cheveux me prit sa main mystérieuse,

Puis en maître il parla, dédaignant mon effort :
« Devine qui te tient ? » — « C'est la Mort ! » Mais rieuse
La voix d'argent chanta : « C'est l'Amour, non la Mort. »

II

BUT only three in all God's universe
Have heard this word thou hast said; Himself, beside
Thee speaking and me listening! and replied
One of us .. *that* was God!... and laid the curse

So darkly on my eyelids as to amerce
My sight from seeing thee, – that if I had died,
The deathweights, placed there, would have signified
Less absolute exclusion. "Nay" is worse,

From God than from all others, O my friend!
Men could not part us with their worldly jars,
Nor the seas change us, nor the tempests bend;

Our hands would touch, for all the mountain-bars; —
And, heaven being rolled between us at the end,
We should but vow the faster for the stars.

II

Dans l'Univers de Dieu trois, sans plus, l'entendirent
Ce mot que tu m'as dit : Lui, lui seul, en dehors
De toi parlant, de moi, qui t'écoutais ; alors
L'un répondit... C'est Dieu !... dont les paroles mirent

Telle malédiction sur mes yeux qu'ils perdirent
Jusqu'au droit de te voir, — si bien qu'unie aux morts,
Les yeux clos, comme à ceux dont l'âme a fui le corps,
Je t'aurais moins perdu. « Non » est mille fois pire

Venant de Dieu que des humains, ô mon ami !
Leurs discordes jamais ne nous désuniraient ;
Nul vent ne nous plierait ; l'Océan ennemi

Ni tous les murs des monts ne nous sépareraient ; —
Et si le Ciel enfin entre nous était mis,
L'un vers l'autre nos cœurs plus vite en voleraient.

III

UNLIKE are we, unlike, O princely Heart!
Unlike our uses, and our destinies.
Our ministering two angels look surprise
On one another, as they strike athwart

Their wings in passing. Thou, bethink thee, art
A guest for queens to social pageantries,
With gages from a hundred brighter eyes
Than tears, even, can make mine, to ply thy part

Of chief musician. What hast *thou* to do
With looking from the lattice-lights at me,
A poor, tired, wandering singer?... singing through

The dark, and leaning up a cypress tree?
The chrism is on thine head, — on mine, the dew, —
And Death must dig the level where these agree.

III

Divers nous sommes, bien divers, ô royal Cœur !
Et par d'autres chemins vont nos deux destinées.
De nos anges gardiens les faces étonnées
S'interrogent, lorsque, chacun volant ailleurs,

Ils se croisent. Tu es l'hôte qu'avec honneur
Reçoivent dans leurs jeux des femmes couronnées ;
Et cent yeux, plus brillants que même des années
De pleurs n'ont fait les miens, t'invitent dans le chœur

A diriger les voix. Pourquoi de la croisée
Irais-tu regarder, tandis qu'on t'applaudit,
Cette pauvre chanteuse errant, lasse et brisée,

Qui s'appuie au cyprès et chante dans la nuit ?
Le chrême est sur ton front, — sur le mien la rosée, —
Pour les unir la Mort doit creuser notre lit.

IV

Thou hast thy calling to some palace floor,
Most gracious singer of high poems! where
The dancers will break footing from the care
Of watching up thy pregnant lips for more.

And dost thou lift this house's latch, too poor
For hand of thine? and canst thou think and bear
To let thy music drop here unaware
In folds of golden fulness at my door?

Look up and see the casement broken in,
The bats and owlets builders in the roof!
My cricket chirps against thy mandolin.

Hush! call no echo up in further proof
Of desolation! there's a voice within
That weeps... as thou must sing... alone, aloof.

IV

Ta place est dans les murs d'un somptueux palais,
O merveilleux chanteur de nobles poésies !
Où, les danses cessant, mille faces ravies
De ta lèvre féconde attendront d'autres lais.

Et ma porte si pauvre, ami, tu l'ouvrirais
De cette riche main ? Et ces flots d'harmonies
Tu les voudrais jeter, richesses infinies,
Sans gloire, à cette porte, où seule j'en jouirais ?

Lève les yeux et vois la fenêtre rompue ;
Hiboux, chauves-souris se sont fait un hangar
De mon toit ! A ton luth répond la voix aigue

D'un grillon. Chut ! ét crains d'éveiller par ton art
Un triste écho. La voix de cette voûte nue
Pleure, comme tu dois chanter, seule, à l'écart.

V

I LIFT my heavy heart up solemnly,
As once Electra her sepulchral urn,
And, looking in thine eyes, I overturn
The ashes at thy feet. Behold and see

What a great heap of grief lay hid in me,
And how the red wild sparkles dimly burn
Through the ashen greyness. If thy foot in scorn
Could tread them out to darkness utterly,

It might be well, perhaps. But if, instead,
Thou wait beside me for the wind to blow
The grey dust up, . . . those laurels on thine head,

O my beloved, will not shield thee so,
That none of all the fires shall scorch and shred
The hair beneath. Stand farther off, then ! Go,

V

Je lève le fardeau de mon cœur trop pesant,
Comme Electre jadis son urne sépulcrale,
Et, les yeux sur tes yeux, j'en verse sur la dalle
Les cendres à tes pieds. Vois l'amas grandissant.

Quel monceau de douleurs était en moi gisant !
Et de quel sombre feu, sous cette cendre pâle,
Luisent quelques tisons ! Si dans la nuit fatale
Ton pied les plonge, avec dédain les écrasant,

Peut-être est-ce le mieux. Mais veux-tu près de moi
Attendre que le vent souffle sur cette cendre ?
Alors tous ces lauriers qui te couronnent roi,

Cher aimé, ne sauraient assez bien te défendre
Pour qu'un fragment ardent ne puisse redescendre
Et brûler tes cheveux. Donc, pars ! Eloigne-toi.

VI

Go from me. Yet I feel that I shall stand
Henceforward in thy shadow. Nevermore
Alone upon the threshold of my door
Of individual life, I shall command

The uses of my soul, nor lift my hand
Serenely in the sunshine as before,
Without the sense of that which I forebore, . . .
Thy touch upon the palm. The widest land

Doom takes to part us, leaves thy heart in mine
With pulses that beat double. What I do
And what I dream include thee, as the wine

Must taste of its own grapes. And when I sue
God for myself, He hears that name of thine,
And sees within my eyes, the tears of two.

VI

Quitte-moi. Mais je sens que je vis désormais
Dans ton ombre. Jamais seule, au seuil de la vie
De mon être, dès lors, je n'appelle et convie
Les facultés de mon esprit, et plus jamais

Je n'élève sereine, ainsi que je faisais,
Les mains vers le soleil radieux, quand je prie,
Sans souffrir du bonheur que je te sacrifie :
Ton toucher sur ma main. Malgré les monts épais

Qu'entre nous dresse le destin, mon cœur recèle
Le tien et bat deux fois. Actes, rêves, douleurs,
Tout en moi te renferme, ainsi qu'un vin révèle

Les doux raisins qui lui donnèrent leurs saveurs.
Dieu recueille ton nom, quand pour moi je l'appelle,
Et dans mes yeux il voit les larmes de deux cœurs.

VII

THE face of all the world is changed, I think,
Since first I heard the footsteps of thy soul
Move still, oh, still, beside me ; as they stole
Betwixt me and the dreadful outer brink

Of obvious death, where I who thought to sink
Was caught up into love, and taught the whole
Of life in a new rhythm. The cup of dole
God gave for baptism, I am fain to drink,

And praise its sweetness, Sweet, with thee anear.
The names of country, heaven, are changed away
For where thou art or shalt be, there or here ;

And this. . . this luth and song. . . loved yesterday,
(The singing angels know) are only dear,
Because thy name moves right in what they say.

VII

La face de ce monde est changée à ma vue,
Depuis que j'ai d'abord entendu s'approcher
Si doucement les pas de ton âme, et cacher
L'abîme de la mort béant. Quand éperdue

J'allais tomber, l'Amour, de sa main étendue,
Me saisit, m'entoura, puis m'apprit à aimer
La vie en un rythme nouveau. Sans hésiter
Vidant la coupe amère à mes lèvres tendue

Par Dieu, près de toi, Cher, je la trouverai chère.
Patrie et Ciel, ce sont les seuls lieux désormais
Où tu es ou seras, là-haut ou sur la terre ;

Et ce luth et ces chants, que naguère j'aimais,
(Anges chanteurs, vous le savez !) n'ont pour me plaire
Que ton nom, dit par eux en des accents parfaits.

VIII

WHAT can I give thee back, O liberal
And princely giver, . . . who hast brought the gold
And purple of thine heart, unstained, untold,
And laid them on the outside of the wall,

For such as I to take, or leave withal,
In unexpected largesse ? Am I cold,
Ungrateful, that for the most manifold
High gifts, I render nothing back at all ?

Not so. Not cold ! – but very poor instead !
Ask God who knows ! for frequent tears have run
The colours from my life, and left so dead

And pale a stuff, it were not fitly done
To give the same as pillow to thy head.
Go farther ! Let it serve to trample on.

VIII

O royal bienfaiteur, que pourrai-je en échange
Te donner, à toi qui m'as apporté tout l'or
Et la pourpre d'un cœur, immense et pur trésor,
Gerbe que tu posas sur le seuil de ma grange,

Pour que ma pauvreté prît ou laissât l'étrange
Et splendide largesse? Ai-je un cœur froid et mort
A toute gratitude, en n'offrant rien encor
Pour des présents aussi riches que ceux des anges?

Non pas froid, mais très pauvre ; et c'est la seule cause ;
Demande à Dieu ! Les pleurs ont tant décoloré
Ma vie, et d'elle fait une si pâle chose

Et si morte, que ce serait honte et péché
D'en faire l'oreiller où ta tête repose.
Eloigne-toi. Que par tes pieds il soit foulé.

IX

CAN it be right to give what I can give ?
To let thee sit beneath the fall of tears
As salt as mine, and hear the sighing years
Re-sighing on my lips renunciative

Through those infrequent smiles, which fail to live
For all thy adjurations ? O my fears,
That this can scarce be right ! We are not peers,
So to be lovers ; and I own and grieve

That givers of such gifts as mine are, must
Be counted with the ungenerous. Out, alas !
I will not soil thy purple with my dust,

Nor breathe my poison on thy Venice-glass,
Nor give thee any love . . . which were unjust.
Bloveed, I only love thee ! let it pass.

IX

Est-il bien de donner ce que je puis donner?
De te laisser asseoir sous les larmes brûlantes
Qui tombent de mes yeux, entendre les dolentes
Plaintes des tristes ans de ma lèvre émaner,

Où tes appels en vain s'efforcent d'amener
Un fugitif sourire? O mes peurs angoissantes
Qu'agir ainsi soit mal! De grandeurs différentes,
Pouvons-nous être amants? — Il faut bien m'avouer

Qu'au lieu de sa largesse on prouve sa misère,
Hélas! à présenter des dons tels que le mien.
Non! je ne veux souiller ta pourpre à ma poussière.

Ternir de mon poison ton verre — vénitien,
En t'offrant un amour .. injuste et téméraire.
Je t'aime, Bien Aimé; c'est tout... cela n'est rien.

X

YET love, mere love, is beautiful indeed
And worthy of acceptation. Fire is bright,
Let temple burn, or flax ! An equal light
Leaps in the flame from cedar-plank or weed.

And love is fire : and when I say at need
I love thee . . . mark ! . . . *I love thee !* . . . in thy sight
I stand transfigured, glorified aright,
With conscience of the new rays that proceed

Out of my face toward thine. There's nothing low
In love, when love the lowest ; meanest creatures,
Who love God, God accepts while loving so.

And what I *feel*, across the inferior features
Of what I *am*, doth flash itself, and show
How that great work of Love enhances Nature's.

X

Pourtant l'amour, le seul amour, est vraiment beau,
Et digne d'être offert. Toute flamme est brillante,
Qu'un temple, ou que du lin s'embrase. Aussi ardente
La lumière jaillit d'un cèdre ou d'un roseau.

Et l'amour est un feu ; et quand, pour seul cadeau,
Je t'offre ce seul mot : « Je t'aime », alors l'amante
Est à tes yeux transfigurée, et consciente
Qu'un éclat glorieux, ainsi que d'un flambeau.

Emane de sa face. Il n'est rien dans l'amour
De vil, même au plus bas ; toute humble créature
Dit son amour à Dieu qui n'y reste point sourd.

Ce que je *sens* ressort sous la pauvre peinture
De ce que je *parais*, et brille, et met au jour
La grande œuvre où l'amour ennoblit la nature.

XI

And therefore if to love can be desert,
I am not all unworthy. Cheeks as pale
As these you see, and trembling knees that fail
To bear the burden of a heavy heart,

This weary minstrel-life that once was girt
To climb Aornus, and can scarce avail
To pipe now 'gainst the woodland nightingale
A melancholy music !... why advert

To these things? O Beloved, it is plain
I am not of thy worth nor for thy place :
And yet, because I love thee, I obtain

From that same love this vindicating grace,
To live on still in love and yet in vain, . . .
To bless thee yet renounce thee to thy face

XI

Donc, puisque c'est avoir un mérite qu'aimer,
Je ne suis toute indigne. Une face aussi blanche
Que celle que tu vois, un corps tremblant qui penche
Sous le fardeau d'un cœur qu'il ne peut pas porter,

Un chanteur fatigué qui, pour escalader
L'Aornus, s'étant ceint les reins, à peine épanche
Quelques tristes accents de flûte, sous la branche
Où chante un rossignol !... A quoi bon répéter

Tous ces propos ? Il est, ô Bien-Aimé, certain
Qu'inférieure je n'ai droit à ta haute place ;
Mais, parce que je t'aime, à l'amour souverain

Je dois le riche don, la rédemptrice grâce
De vivre, aimant toujours, aimant toujours en vain...
De te bénir en te reniant à ta face.

XII

INDEED, this very love which is my boast,
And which, when rising up from breast to brow,
Doth crown me with a ruby large enow
To draw men's eyes, and prove the inner cost. . . .

This love even, all my worth, to the uttermost,
I should not love withal, unless that thou
Hadst set me an example, shown me how,
When first thine earnest eyes with mine were crossed

And love called love. And thus, I cannot speak
Of love even, as a good thing of my own.
Thy soul hath snatched up mine all faint and weak,

And placed it by thee on a golden throne,—
And that I love, (O soul, I must be meek !)
Is by thee only, whom I love alone.

XII

Pourtant, ce même amour dont je me sens si fière,
Et qui, montant parfois de mon cœur à mon front,
Y met une couronne, aux purs rubis, où vont
Tous les yeux, et trahit le trésor que j'enserre...

Cet amour, d'où me vient mon opulence entière,
Il n'existerait point, si le regard profond
De tes yeux sur les miens n'avait, chère leçon,
Appris par ton exemple à mon cœur ce mystère ;

Et l'amour évoqua l'amour. Je ne puis même
Dire de mon amour qu'il est vraiment à moi.
Ton âme a pris la mienne alors mourante et blême,

L'a mise à ton côté, sur un trône de roi,
Et si j'aime (ô sujet d'humilité suprême !)
Toi que seul j'aime, c'est seulement grâce à toi.

XIII

And wilt thou have me fashion into speech
The love I bear thee, finding words enough,
And hold the torch out, while the winds are rough,
Between our faces, to cast light on each?—

I drop it at thy feet. I cannot teach
My hand to hold my spirit so far off
From myself ... me ... that I should bring thee proof
In words, of love hid in me out of reach.

Nay, let the silence of my womanhood
Commend my woman-love to thy belief,—
Seeing that I stand unwon, however wooed,

And rend the garment of my life, in brief,
By a most dauntless, voiceless fortitude,
Lest one touch of this heart convey its grief.

XIII

Et tu voudrais me voir façonner en langage
L'amour que j'ai pour toi, trouver assez de mots,
Et, sous les rudes vents, élever un flambeau
Qui couvre de lueur notre double visage?

Je le jette à tes pieds. Je ne puis voir l'image
De mon âme, comme un miroir en traits égaux
Reproduit une face... Hélas! par quels propos
De mon amour secret te donner quelque gage?

Non; mais que seulement mon silence de femme
Dise un amour de femme, et le prouve à ta foi; —
Car, sans fléchir, j'entends des paroles de flamme,

Et je livre ma vie au malheur, sans effroi,
Vaillante et grande en ma muette force d'âme:
Mon cœur crierait sa peine au toucher de ton doigt.

XIV

If thou must love me, let it be for nought
Except for love's sake only. Do not say,
"I love her for her smile . . . her look . . . her way
Of speaking gently, . . . for a trick of thought

That falls in well with mine, and certes brought
A sense of pleasant ease on such a day"—
For these things in themselves, Beloved, may
Be changed, or change for thee,—and love so wrought.

May be unwrought so. Neither love me for
Thine own dear pity's wiping my cheeks dry,
Since one might well forget to weep who bore

Thy comfort long, and lose thy love thereby.
But love me for love's sake, that evermore
Thou may'st love on through love's eternity.

XIV

Si tu me dois aimer, que ce ne soit pour rien
Que pour le seul amour d'amour. Ne va pas dire :
« Je l'aime pour son air, son regard, son sourire,
Son doux parler, son tour de pensée, où le mien

Trouve pleine harmonie, et qui d'un entretien,
Tel jour, fit un bonheur assez grand pour suffire » —
Ces choses, Bien-aimé, le temps peut les détruire,
Ou pour toi les changer ; et l'amour pourrait bien,

Ainsi né, disparaître ainsi. Ne m'aime pas
Pour la chère pitié dont tu sèchas mes larmes :
Si par toi consolée on oubliait, hélas !

De pleurer, ton amour survivrait-il au charme ?
Aime-moi pour l'amour d'amour, pour qu'au-delà
Du temps, cet amour dure éternel, sans alarmes.

XV

ACCUSE me not, beseech thee, that I wear
Too calm and sad a face in front of thine;
For we two look two ways, and cannot shine
With the same sunlight on our brow and hair.

On me thou lookest with no doubting care,
As on a bee shut in a crystalline,—
For sorrow hath shut me safe in love's divine,
And to spread wing and fly in the outer air

Were most impossible failure, if I strove
To fail so. But I look on thee . . . on thee . . .
Beholding, besides love, the end of love,

Hearing oblivion beyond memory . . .
As one who sits and gazes, from above,
Over the rivers to the bitter sea.

XV

N'accuse pas, ami, ce front trop sérieux
Qui, près de ton éclat, met sa tristesse austère ;
Tournés vers d'autres points, une même lumière
Ne saurait éclairer nos fronts et nos cheveux.

Tu peux me regarder sans nul doute anxieux,
Comme une abeille sous le crystal prisonnière ; —
Dans le divin amour l'âpre douleur m'enserre,
Et soulever mon aile et voler vers les cieux

Serait follement vain, si, d'un effort sans trève,
J'essayais. Tandis que te voir c'est voir fleurir
L'amour, et voir l'amour qui se fane et s'achève ;

J'entends l'oubli qui doit suivre le souvenir,
Comme un homme debout, très haut, loin de la grève,
Voit les fleuves, et voit la mer les engloutir.

XVI

AND yet, because thou overcomest so.
Because thou art more noble and like a king,
Thou canst prevail against my fears, and fling
Thy purple round me, till my heart shall grow

Too close against thine heart, henceforth to know
How it shook when alone. Why, conquering
May prove as lordly and complete a thing
In lifting upward as in crushing low :

And, as a soldier struck down by a sword
May cry, "My strife ends here" and sink to earth,
Even so, Beloved, I at last record,

Here ends my doubt ! If *thou* invite me forth,
I rise above abasement at the word.
Make thy love larger to enlarge my worth.

XVI

Et pourtant, parceque tu m'es supérieur,
Plus noble et de grandeur vraiment impériale,
Tu peux, domptant ma crainte, en ta pourpre royale
M'envelopper, si bien que, pressé sur ton cœur

Etroitement, le mien oubliera cette peur
Dont, seul, il frémissait. Un héros se signale
Ecrasant le vaincu; mais sa gloire est égale
S'il relève celui qui cède à son vainqueur.

Comme un soldat, que vient de frapper une épée,
Tombe et dit « Mes combats sont finis pour toujours! »
Ainsi, mon Bien-aimé, je te dis désarmée :

« Mes doutes sont finis! » Ton appel dès ce jour
M'élève au-dessus de mon humble destinée.
Pour grandir ma valeur fais plus grand ton amour.

XVII

My poet, thou canst touch on all the notes
God set between His After and Before,
And strike up and strike off the general roar
Of the rushing worlds, a melody that floats

In a serene air purely. Antidotes
Of medicated music, answering for
Mankind's forlonest uses, thou canst pour
From thence into their ears. God's will devotes

Thine to such ends, and mine to wait on thine!
How, Dearest, wilt thou have me for most use?
A hope, to sing by gladly? . . . or a fine

Sad memory, with thy songs to interfuse? . . .
A shade, in which to sing . . . of palm or pine?
A grave, on which to rest from singing? ... Choose.

XVII

Sous tes doigts, mon poète, a vibré toute note
Que Dieu fit, du passé jusqu'au terme des âges,
Evoquant ou calmant, sur la mer sans rivages
Des tourbillons du monde, une rumeur qui flotte

Purement dans un ciel serein. Cet antidote
Qu'en toi l'humanité trouve pour ses usages
Les plus désespérés, ton magique langage
Qui guérit, vient de là. Telle est la tâche haute

Que Dieu t'assigne, et t'y seconder est la mienne.
Comment, ô mon Aimé, puis-je te mieux servir ?
Suis-je un espoir, gaîté de tes chants ?... ou la peine

Que mêle à ta musique un triste souvenir ?...
L'ombre... pin ou palmier, de ta muse sereine ?...
La tombe et le repos ?... C'est à toi de choisir.

XVIII

I NEVER gave a lock of hair away
To a man, Dearest, except this to thee,
Which now upon my fingers thoughtfully
I ring out to the full brown length, and say,

"Take it." My day of youth went yesterday;
My hair no longer bounds to my foot's glee,
Nor plant I it from rose or myrtle-tree,
As girls do, any more. It only may

Now shade, on two pale cheeks, the mark of tears,
Taught drooping from the head that hangs aside
Through sorrow's trick. I thought the funeral-shears

Would take this first: but Love is justified:
Take it thou, . . . finding pure, from all those years,
The kiss my mother left here when she died.

XVIII

Je n'ai donné jamais à nul homme une tresse
De mes cheveux, ô cher Aimé, mais vois, pour toi,
La longue boucle brune enroulée à mon doigt,
Que je t'offre, en disant, pensive sans tristesse,

« Prends la. » Hier mourut ma saison de jeunesse ;
Le bal joyeux ne fera plus flotter sur moi
Mes cheveux, et jamais je n'aurai plus le droit
D'y piquer une rose en signe d'allégresse.

Leur ombre seulement sur mon pâle visage
Pourra cacher les traits que la douleur creusa.
Je pensais qu'à la Mort cette tresse en hommage

Serait offerte ; mais l'Amour la réclama :
Prends-la ; tu trouveras pur comme en mon jeune âge
Le baiser que ma mère en mourant y laissa.

XIX

THE soul's Rialto hath its merchandise ;
I barter curl for curl upon that mart ;
And from my poet's forehead to my heart,
Receive this lock which outweighs argosies,—

As purply black, as erst to Pindar's eyes
The dim purpureal tresses gloomed athwart
The nine white Muse-brows. For this counterpart, ...
Thy bay-crown's shade, Beloved, I surmise,

Still lingers on thy curl, it is so black !
Thus, with a fillet of smooth-kissing breath,
I tie the shadow safe from gliding back,

And lay the gift where nothing hindereth,
Here on my heart as on thy brow, to lack
No natural heat till mine grows cold in death

XIX

L'âme a son Rialto, ses marchands, ses denrées :
J'y prends, pour une tresse, une tresse en paiement ;
Et ces boucles, valant plus qu'aucun chargement,
Du front de mon poète à mon cœur sont serrées.

Leur noir est sombre autant que les tresses pourprées
Que Pindare un jour vit briller obscurément
Au front blanc des neuf sœurs. C'est, je le crois vraiment,
La couronne de baies dont elles sont laurées

Qui laisse à tes cheveux une ombre, ô Bien-Aimé,
Tant ils sont noirs ! Ma lèvre et sa douce caresse
A fixé l'ombre, qui ne s'enfuira jamais,

Et, ce don précieux, sur mon cœur je le presse,
De chaude vie, ainsi qu'à ton front, animé,
Jusqu'au jour où la vie en ce cœur glacé cesse.

XX

BELOVED, my Beloved, when I think
That thou wast in the world a year ago,
What time I sate alone here in the snow
And saw no footprint, heard the silence sink

No moment at thy voice, . . . but link by link
Went counting all my chains, as if that so
They never could fall off at any blow
Struck by thy possible hand... why, thus I drink

Of life's great cup of wonder. Wonderful,
Never to feel thee thrill the day or night
With personal act or speech, — nor ever cull

Some prescience of thee with the blossoms white
Thou sawest growing! Atheists are as dull,
Who cannot guess God's presence out of sight.

XX

O mon aimé, mon bien-aimé, lorsque je pense
Qu'en ce monde, il y a douze mois, tu vivais,
Tandis que seule, assise ici, je ne savais
Voir tes pas sur la neige, entendre le silence

Fuir à ta voix,... mais que je comptais ma souffrance
Comme une chaîne, anneaux par anneaux, et tâchais
A les rendre assez forts pour ne tomber jamais
Sous tes coups, — ah ! je bois à cette coupe immense

Et merveilleuse de la vie. Oui ! c'est merveille
Que je ne t'aie senti, d'un geste ou d'un accent,
Faire frissonner jour et nuit ; – la fleur vermeille,

Que tu vis, n'a point fait mon esprit prescient
De toi ! L'aveuglement de l'athée est pareille :
Incapable, sans voir, de sentir Dieu présent.

XXI

SAY over again and yet once over again
That thou dost love me. Though the word repeated
Should seem " a cuckoo-song, " as thou dost treat it,
Remember never to the hill or plain,

Valley and wood, without her cuckoo-strain,
Comes the fresh Spring in all her green completed!
Beloved, I, amid the darkness greeted
By a doubtful spirit-voice, in that doubt's pain

Cry... speak once more... thou lovest! Who can fear
Too many stars, though each in heaven shall roll —
Too many flowers, though each shall crown the year?

Say thou dost love me, love me — toll
The silver iterance! — only minding, Dear,
To love me also in silence, with thy soul.

XXI

Redis-moi de nouveau, puis dis une autre fois
Que tu m'aimes. Et si tu crois, qu'à trop le dire,
Comme un « chant de coucou », le mot prête au sourire,
Souviens toi que jamais à la vallée, au bois,

A la colline, aux prés le Printemps, sans la voix
De son coucou, ne vient fonder son frais empire !
Aimé, j'entends, la nuit, un appel que soupire
Une voix, un esprit ; et mon doute vers toi

Crie... ah! redis ce mot... tu m'aimes ! Qui peut craindre
Trop d'étoiles roulant sur le bleu firmament,
Trop de fleurs dont le front de l'an se pourrait ceindre ?

Dis que tu m'aimes, redis-le ; ce son d'argent,
Ami, répète-le — Mais d'un amour non moindre,
En ton âme, aime-moi, silencieusement.

XXII

When our two souls stand up erect and strong,
Face to face, silent, drawing nigh and nigher,
Until the lengthening wings break into fire
At either curved point, — what bitter wrong

Can the earth do us, that we should not long
Be here contented? Think. In mounting higher,
The angels would press on us, and aspire
To drop some golden orb of perfect song

Into our deep, dear silence. Let us stay
Rather on earth, Beloved, — where the unfit
Contrarious moods of men recoil away

And isolate pure spirits, and permit
A place to stand and love in for a day,
With darkness and the death-hour rounding it.

XXII

Quand nos deux âmes sont debout, fortes et fières,
Muettes, face à face, et plus près s'unissant,
Jusqu'à ce que chaque aile en un feu jaillissant
Se termine — du sort quelles peines amères

Pourrions-nous subir qui de cette humble terre
Nous rendent fatigués? Pense. En nous élevant,
Les anges, dans leur foule heureuse nous pressant,
Voudraient faire tomber, comme l'or d'une sphère,

Un chant parfait dans notre cher, profond silence.
Aimé, restons plutôt sur terre : ici l'humeur
Hostile des mortels, évitant la présence

Des purs esprits, leur laisse, isolant leur bonheur,
Pour se poser et pour s'aimer, une éminence
Que la nuit et la mort battent de leur rumeur.

XXIII

Is it indeed so? If I lay here dead,
Would'st thou miss any life in losing mine,
And would the sun for thee more coldly shine
Because of grave-damps falling round my head?

I marvelled, my Beloved, when I read
Thy thought so in the letter. I am thine —
But... *so* much to thee? Can I pour thy wine
While my hands tremble? Then my soul, instead

Of dreams of death, resumes life's lower range!
Then, love me, Love! look on me... breathe on me!
As brighter ladies do not count it strange,

For love, to give up acres and degree,
I yield the grave for thy sake, and exchange
My near sweet view of Heaven, for earth with thee!

XXIII

Pourrait-il être vrai ? Si j'étais là sans vie,
Toute vie à tes yeux serait morte avec moi ?
Le soleil désormais brillerait pâle et froid,
Si la brume entourait ma tête ensevelie ?

Mon Bien-aimé, j'étais d'étonnement ravie
En lisant ta pensée ainsi. Je suis à toi —
Mais pour toi suis-je tant ? Puis-je tremblant d'émoi
Verser ton vin ? Alors, pour vivre je renie

Tous mes rêves de mort, et les donne en échange !
Aime-moi donc, Aimé ! regarde... inspire-moi !
Des dames de haut rang ne jugent pas étrange

De quitter, par amour, des champs, des biens, des droits :
Par amour je renonce à la tombe, et j'échange
Le ciel si beau, si près, pour la terre avec toi.

XXIV

LET the world's sharpness, like a clasping knife,
Shut in upon itself and do no harm
In this close hand of Love, now soft and warm;
And let us hear no sound of human strife,

After the click of the shutting. Life to life —
I lean upon thee, Dear, without alarm,
And feel as safe as guarded by a charm,
Against the stab of worldlings, who, if rife,

Are weak to injure. Very whitely still
The lilies of our lives may reassure
Their blossoms from their roots! accessible

Alone to heavenly dews that drop not fewer;
Growing straight, out of man's reach, on the hill.
God only, who made us rich, can make us poor.

XXIV

Que de ce monde la malice, sans blesser,
Se referme sur soi, comme on referme une arme,
Dans cette chaude et douce main qu'Amour désarme ;
Puisse pour nous tout bruit de discorde cesser

Avec ce déclic du ressort. Pour traverser
La vie, Aimé, mon cœur sur ton cœur, sans alarme,
S'appuie, et je me sens sûre, grâce à ce charme,
Contre les fils du monde, ardents à menacer,

Mais à nuire impuissants. Les lis blancs de nos vies
Sur leur ferme racine à jamais fixeront
Leurs fleurs qui sont là-haut aussi bien rafraîchies

De céleste rosée, à la cime du mont,
Où, très loin des humains, leur tige les défie.
Dieu, qui nous enrichit, peut seul prendre ses dons.

XXV

A HEAVY heart, Beloved, have I borne
From year to year, until I saw thy face,
And sorrow after sorrow took the place
Of all those natural joys as lightly worn

As the stringed pearls... each lifted in its turn
By a beating heart at dance-time. Hopes apace
Were changed to long despairs,... till God's own grace
Could scarcely lift above the world forlorn

My heavy heart. Then *thou* didst bid me bring
And let it drop adown thy calmly great
Deep being! Fast it sinketh, as a thing

Which its own nature doth precipitate,
While thine doth close above it, mediating
Betwixt the stars and the unaccomplished fate.

XXV

Les ans suivaient les ans, et je traînais, Aimé,
Un cœur bien lourd, avant que j'eusse vu ta face ;
Et chagrins sur chagrins venaient prendre la place
Des naturels bonheurs légèrement portés,

Comme les perles que, de battements pressés,
Un cœur soulève, au bal. Le désespoir remplace
Enfin tous les espoirs, et la divine grâce
Put à peine, au-dessus d'un monde désolé,

Lever mon cœur pesant. Alors, tu m'as dit : « Ose
Me le livrer ! » Au fond de ta calme grandeur
Aussitôt il tomba, comme tombe une chose

Que sa nature même entraîne aux profondeurs,
Et ton être, sur lui refermé, s'interpose
Entre les astres et mon possible malheur.

XXVI

I LIVED with visions for my company
Instead of men and women, years ago,
And found them gentle mates, nor thought to know
A sweeter music than they played to me.

But soon their trailing purple was not free
Of this world's dust, — their lutes did silent grow,
And I myself grew faint and blind below
Their vanishing eyes. Then THOU didst come... to *be*,

Beloved, what they *seemed*.. Their shining fronts,
Their songs, their splendours... (better, yet the same,
As river-water hallowed into fonts...)

Met in thee, and from out thee overcame
My soul with satisfaction of all wants —
Because God's gifts put man's best dreams to shame.

XXVI

Pour compagnes, jadis, autour de moi vivaient,
Au lieu d'êtres humains, des visions. Ces amies
M'étaient douces ; jamais plus belles mélodies
Ne pourraient me charmer qu'elles ne me jouaient ;

Mais du monde bientôt les poussières souillaient
La pourpre de leur robe, et la voix affaiblie
De leurs luths était morte, et moi-même, pâlie,
Devins aveugle sous leurs yeux qui se voilaient.

Car TU vins, et, ce qu'elles *semblaient*, tu le *fus* :
Leurs beaux fronts; et leurs chants, leur splendeur [(mais plus pure,
Comme une eau que les fonts de l'église ont reçu) –

Tout en toi se retrouve, et pour mon âme assure
L'apaisement de tout désir. Car, je l'ai vu,
Dieu, par ses dons, fait honte aux vœux des créatures.

XXVII

MY own Beloved, who hast lifted me
From this drear flat of earth where I was thrown,
And in betwixt the languid ringlets blown
A life-breath, till the forehead hopefully

Shines out again, as all the angels see,
Before thy saving kiss! My own, my own,
Who camest to me when the world was gone,
And I, who looked for only God, found *thee!*

I find thee: I am safe, and strong, and glad.
As one who stands in dewless asphodel
Looks backward on the tedious time he had

In the upper life... so I, with bosom-swell,
Make witness here between the good and bad,
That Love, as strong as Death, retrieves as well.

XXVII

O mon cher Bien-aimé, toi qui m'as soulevée
De cette plate et triste terre où je gisais,
Et, parmi mes cheveux, sur mon front las, posais
Un tel souffle vivant que, d'espoir ravivée,

Tous les anges me voient fière et transfigurée
Sous ton baiser sauveur ! Toi qui m'apparaissais,
O mon Bien, quand le monde était mort à jamais,
Quand, cherchant Dieu, c'est ta force que j'ai trouvée !

Je te trouve et suis forte et sans crainte et joyeuse.
Tel celui qui, debout aux champs Elyséens,
Se rappelle la terre et la vie odieuse

Qu'il y vivait : ainsi, l'orgueil gonflant mon sein,
J'atteste que l'Amour, qui m'a pu faire heureuse,
Aussi fort que la Mort, nous libère aussi bien.

XXVIII

My letters! all dead paper,... mute and white! —
And yet they seem alive and quivering
Against my tremulous hands, which loose the string
And let them drop down on my knee to-night.

This said,... he wished to have me in his sight
Once, as a friend: this fixed a day in spring
To come and touch my hand... a simple thing,
Yet I wept for it! – this,... the paper's light...

Said, *Dear, I love thee*: and I sank and quailed
As if God's future thundered on my past:
This said, *I am thine* — and so its ink has paled

With lying at my heart that beat too fast:
And this... O Love, thy words have ill availed,
If, what this said, I dared repeat at last!

XXVIII

Mes lettres! papier mort,... blanches feuilles muettes!...
Pourtant, on les dirait vivantes, palpitant
Sous mes tremblantes mains, qui défont le ruban
Ce soir, et tour à tour sur mes genoux les jettent.

Celle-ci dit... qu'une heure il voulait tête-à-tête
Me voir, comme une amie ; et cette autre au printemps
Fixe un jour où venir serrer ma main... pourtant
Ce simple mot me fit pleurer !... L'autre répète

« Chère, je t'aime »... alors je tombai frémissante,
Comme si l'avenir foudroyait mon passé ;
L'autre « je suis à toi » — l'encre en est blanchissante

De la chaleur d'un cœur au battement pressé ;
Celle-ci... Mais ta voix, Amour, est impuissante,
Si, ce qu'elle m'a dit, je l'osais prononcer.

XXIX

I THINK of thee! — my thoughts do twine and bud
About thee, as wild vines about a tree
Put out broad leaves, and soon there's nought to see,
Except the straggling green which hides the wood.

Yet, O my palm-tree, be it understood
I will not have my thoughts instead of thee
Who art dearer, better! Rather instantly
Renew thy presence! As a strong tree should,

Rustle thy boughs, and set thy trunk all bare,
And let these bands of greenery which insphere thee,
Drop heavily down,... burst, shattered, everywhere!

Because, in this deep joy to see and hear thee,
And breathe within thy shadow a new air,
I do not think of thee — I am too near thee.

XXIX

Autour de toi s'enlace et fleurit ma pensée.
Telle, autour d'un grand arbre, une vigne croissant,
Et de larges rameaux bientôt le recouvrant,
Le tronc disparait sous la verdure entassée.

Pourtant, ô mon Palmier, je serais insensée,
Je le sais, d'aimer voir mes pensers seulement,
Au lieu de toi plus cher et meilleur ! A l'instant
Révèle toi plutôt ! Agite ta ramée,

Comme un arbre géant, et mets ta tige à nu ;
Que ces liens de verdure où ta force est cachée
Retombent lourdement, déchirés et rompus !

Au bonheur de te voir et t'entendre absorbée,
Respirant sous ton ombre un doux air inconnu,
Je ne pense à toi, car j'en suis trop rapprochée.

XXX

I SEE thine image through my tears to-night,
And yet to-day I saw thee smiling. How
Refer the cause? — Beloved, is it thou
Or I? Who makes me sad? The acolyte

Amid the chanted joy and thankful rite,
May so fall flat, with pale insensate brow,
On the altar-stair. I hear thy voice and vow
Perplexed, uncertain, since thou'rt out of sight,

As he, in his swooning ears, the choir's Amen!
Beloved, dost thou love? or did I see all
The glory as I dreamed, and fainted when

Too vehement light dilated my ideal
For my soul's eyes? Will that light come again,
As now these tears come... falling hot and real?

XXX

Mes pleurs font comme un voile où ta face s'abrite
Ce soir ; et je t'ai vu rire aujourd'hui. Pourquoi ?
Qui cause, ô mon aimé, ce contraste ? Est-ce toi,
Ou moi ? Qui me rend triste ? — On voit un acolyte,

Parmi les chants joyeux et l'hosannah du rite,
Tomber ainsi, le front pâle, insensible et froid,
Aux degrés de l'autel. — J'entends ta sûre voix,
Mais tu m'es invisible, et je doute, interdite,

Comme lui, défaillant, perçoit l'Amen du chœur !
Bien-aimé, m'aimes-tu ? Ou, la nuit décevante
Montrant seule à mon rêve une étrange splendeur,

M'évanouis-je quand la lueur trop ardente
Grandit mon idéal sous mes yeux ? La lueur
Tombera-t-elle encor... comme ces pleurs brûlante ?

XXXI

THOU comest! all is said without a word.
I sit beneath thy looks, as children do
In the noon-sun, with souls that tremble through
Their happy eyelids from an unaverred

Yet prodigal inward joy. Behold, I erred
In that last doubt! and yet I cannot rue
The sin most, but the occasion... that we two
Should for a moment stand unministered

By a mutual presence. Ah, keep near and close,
Thou dovelike help! and, when my fears would rise,
With thy broad heart serenely interpose!

Brood down with thy divine sufficiencies
These thoughts which tremble when bereft of those,
Like callow birds left desert to the skies.

XXXI

Tu viens ! Et, sans un mot, voilà que tout est dit.
Sous tes yeux je m'assieds. Tels des enfants qui gisent
Au soleil de midi ; leurs gais regards traduisent,
Sous leurs cils palpitants, un bonheur infini,

Et muet. En doutant naguère, j'ai failli.
Ce n'est point cependant cette faute que visent
Mes regrets, mais sa cause..., et que des heures brisent
Quelquefois cet accord dont nous sommes unis,

Tous deux présents. Près de moi reste ; couvre moi
De tes ailes ! et si d'autres peurs téméraires
Surgissaient, montre leur ton grand cœur sans émoi !

Que tes divins pouvoirs couvent comme une mère
Ces pensers inquiets qui tremblent loin de toi,
Comme des oiselets en plein ciel solitaires.

XXXII

THE first time that the sun rose on thine oath
To love me, I looked forward to the moon
To slacken all those bonds which seemed too soon
And quickly tied to make a lasting troth.

Quick-loving hearts, I thought, may quickly loathe;
And, looking on myself, I seemed not one
For such man's love! – more like an out of tune
Worn viol, a good singer would be wroth

To spoil his song with, and which, snatched in haste,
Is laid down at the first ill-sounding note.
I did not wrong myself so, but I placed

A wrong on *thee*. For perfect strains may float
'Neath master-hands, from instruments defaced, —
And great souls, at one stroke, may do and doat.

XXXII

Le jour où le soleil entendit ton serment
De m'aimer, un seul mois, pensais-je, va suffire
A relâcher des liens qui, venant se produire
Trop tôt, ne noueront pas un long engagement ;

Les cœurs prompts à l'amour se lassent promptement.
Portant les yeux sur moi, je ne pouvais me dire
Digne d'un tel amour. J'étais plutôt la lyre
Usée, aux ton faussés, que dédaigneusement

Un bon chanteur rejette, et qui, prise à la hâte,
Est délaissée, au premier son de désaccord.
— Ce n'est pas envers moi, mais envers toi q'uéclate

Mon injustice. Une musique exquise sort
Sous une habile main, d'une viole ingrate, —
Et, d'un coup, un grand cœur s'éprend jusqu'à la Mort.

XXXIII

YES, call me by my pet-name! let me hear
The name I used to run at, when a child,
From innocent play, and leave the cowslips piled,
To glance up in some face that proved me dear

With the look of its eyes. I miss the clear,
Fond voices, which, being drawn and reconciled
Into the music of Heaven's undefiled,
Call me no longer Silence on the bier,

While *I* call God... call God! — So let thy mouth
Be heir to those who are now exanimate:
Gather the north flowers to complete the south,

And catch the early love up in the late!
Yes, call me by that name, — and I, in truth,
With the same heart, will answer, and not wait.

XXXIII

Oui, donne-moi mon nom d'enfant ! je veux l'entendre
Ce nom qui me faisait autrefois accourir,
Quittant mes jeux, laissant mes coucous se flétrir,
Pour voir ces traits chéris d'où je sentais descendre

Sur moi de l'amour par les yeux. D'autres voix tendres
Et claires m'ont quitté, pour se fondre et s'unir
Aux purs concerts dont seul le ciel peut retentir,
Et ne m'appellent plus. Je suis seule à répondre,

Sur les tombes, mes cris vers Dieu, pour mes chers morts.
Sois l'héritier de ceux dont la bouche est sans vie ;
Ajoute aux fleurs du Sud toutes les fleurs du Nord,

Et prends l'ancien amour dans l'amour qui nous lie !
Oui, donne-moi ce nom, — et moi, sans nul effort,
Du même cœur je répondrai prompte et ravie.

XXXIV

WITH the same heart, I said, I'll answer thee,
As those, when thou shalt call me by my name,
Lo, the vain promise! Is the same, the same,
Perplexed and ruffled by life's strategy?

When called before, I told how hastily
I dropped my flowers, or brake off from a game,
To run and answer with the smile that came
At play last moment, and went on with me

Through my obedience. When I answer now,
I drop a grave thought; — break from solitude: —
Yet still my heart goes to thee... ponder how...

Not as to a single good but all my good!
Lay thy hand on it, best one, and allow
That no child's foot could run fast as this blood.

XXXIV

J'ai promis de répondre avec un même cœur,
Quand tu m'appelleras, comme eux, du nom que j'aime. —
Vaine promesse, hélas ! Le même est-il le même,
Confus, bouleversé par la vie et ses heurts ?

J'ai dit qu'à cet appel je laissais là mes fleurs
Et quittais tous mes jeux, dans une ardeur extrême,
Pour courir et répondre, avec ce rire même
Qui, né du jeu, restait, quand je volais ailleurs,

Obéissante. Quand je réponds maintenant,
Je quitte des pensers graves et solitaires ; —
Et mon cœur vers toi vole,... ami, sache comment :

Non comme vers un bien, mais tout mon bien sur terre !
Mets-y ta main, Aimé ; tu verras que ce sang
Court plus vite qu'aucun pied d'enfant n'eût pu faire.

XXXV

If I leave all for thee, wilt thou exchange
And *be* all to me? Shall I never miss
Home-talk and blessing, and the common kiss
That comes to each in turn, nor count it strange,

When I look up, to drop on a new range
Of walls and floors... another home than this?
Nay, wilt thou fill that place by me which is
Filled by dead eyes, too tender to know change?

That's hardest! If to conquer love has tried,
To conquer grief tries more... as all things prove:
For grief indeed is love, and grief beside.

Alas! I have grieved so I am hard to love —
Yet love me — wilt thou? Open thine heart wide,
And fold within the wet wings of thy dove.

XXXV

Pour toi je quitte tout ; dois-je attendre en échange
Que tu sois tout pour moi ? me faisant oublier
Une voix chère et sainte, et ce commun baiser
Où tous ont part ? jamais ne trouverai-je étrange

De voir des murs nouveaux, sous un ciel où tout change,
D'autres planchers au lieu du logis familier ?
Et prendras-tu la place occupée au foyer
Par de tendres yeux morts clairs comme ceux des anges ?

C'est le plus dur ! Vaincre l'amour fut un labeur ;
Mais vaincre la douleur, est tâche plus osée ;
Car douleur, c'est amour, et c'est aussi douleur.

Hélas ! j'ai trop souffert pour pouvoir être aimée
Aisément. M'aimes-tu ? Ouvre tout grand ton cœur ;
Enferme ta colombe et ses ailes mouillées.

XXXVI

When we met first and loved, I did not build
Upon the event with marble. Could it mean
To last, a love set pendulous between
Sorrow and sorrow? Nay, I rather thrilled,

Distrusting every light that seemed to gild
The onward path, and feared to overlean
A finger even. And, though I have grown serene
And strong since then, I think that God has willed

A still renewable fear... O love, O troth...
Lest these enclasped hands should never hold,
This mutual kiss drop down between us both

As an unowned thing, once the lips being cold,
And Love be false! if *he*, to keep one oath,
Must lose one joy by his life's star foretold.

XXXVI

Le jour où, nous voyant, nous nous sommes aimés,
Je n'ai pas cru bâtir sur le roc. La durée
Pouvait-elle à pareil amour être assurée,
Oscillant entre deux douleurs ? Mes yeux charmés

Voyaient la route ouverte et des feux allumés
Qui la doraient au loin ; et, craintive, apeurée,
Je n'osais faire un pas. Je suis plus rassurée
Et plus forte aujourd'hui, mais mon cœur alarmé

Sent une peur vivace... Et c'est, Amour et Foi,
C'est que jamais vos mains ne se puissent étreindre ;
C'est que notre baiser tombe entre lui et moi,

Délaissé, quand le feu des lèvres va s'éteindre ;
Qu'Amour soit faux ! si, pour tenir parole, *il* doit
Perdre une seule joie où son sort puisse atteindre.

XXXVII

PARDON, oh, pardon, that my soul should make
Of all that strong divineness which I know
For thine and thee, an image only so
Formed of the sand, and fit to shift and break.

It is that distant years which did not take
Thy sovranty, recoiling with a blow,
Have forced my swimming brain to undergo
Their doubt and dread, and blindly to forsake

Thy purity of likeness, and distort
Thy worthiest love with worthless counterfeit;
As if a shipwrecked Pagan, safe in port,

His guardian sea-god to commemorate,
Should set a sculptured porpoise, gills a-snort,
And vibrant tail, within the temple-gate.

XXXVII

Ah ! pardonne, si j'ai de la force divine
Que je sais être en toi, être toi-même, fait
Une image de sable instable, qui paraît
Toujours changer jusqu'à s'effondrer en ruine.

C'est que les ans lointains, qui de la discipline
De ton empire n'ont pas eu l'heureux effet,
Reviennent imposer à mon cœur inquiet
Leur doute et leur terreur ; aveugle je dessine

Une image infidèle, et par là déshonore
D'un indigne portrait un amour précieux.
Tel un païen, sauvé d'un grand naufrage, adore

Son dieu marin, et dresse, en hommage pieux,
Dans le temple, l'image en bois multicolore
D'un dauphin, queue vibrante et larges naseaux creux.

XXXVIII

First time he kissed me, he but only kissed
The fingers of this hand wherewith I write,
And ever since it grew more clean and white, ..
Slow to world-greetings... quick with its " Oh, list ! "

When the angels speak. A ring of amethyst
I could not wear here plainer to my sight,
Than that first kiss. The second passed in height
The first, and sought the forehead, and half missed,

Half falling on the hair. O beyond meed !
That was the chrism of love, which love's own crown,
With sanctifying sweetness, did precede.

The third, upon my lips, was folded down
In perfect, purple state ! since when, indeed,
I have been proud, and, said, " My Love, my own. "

XXXVIII

Dans son premier baiser il ne fit que presser
Les doigts qui tracent là leur tremblante écriture,
Et ma main depuis lors est plus blanche et plus pure,
Lente aux saluts mondains,... prompte, pour écouter

Un ange, à faire « Chut ! » — Je ne pourrais porter
Un anneau d'améthyste en plus claire parure
Que ce premier baiser. — De plus fière nature
Le second, s'adressant au front, vint se placer

Autant sur les cheveux. O faveur sans égale !
Doux chrême sanctifiant de l'amour, qui, d'un jour,
Précéda de l'amour la couronne royale !

— Ma lèvre, recevant le troisième, en l'atour
D'une pourpre de roi l'enferma. Puis, vassale
Orgueilleuse, j'ai dit : « O mon bien, mon amour ! »

XXXIX

BECAUSE thou hast the power and own'st the grace
To look through and behind this mask of me,
(Against which, years have beat thus blenchingly
With their rains !) and behold my soul's true face,

The dim and weary witness of life's race : —
Because thou hast the faith and love to see,
Through that same soul's distracting lethargy,
The patient angel waiting for his place

In the new Heavens : because nor sin nor woe,
Nor God's infliction, nor death's neighbourhood,
Nor all, which others viewing, turn to go,...

Nor all which makes me tired of all, self-viewed,...
Nothing repels thee,... Dearest, teach me so
To pour out gratitude, as thou dost, good !

XXXIX

Puisqu'au pouvoir tu joins la charitable grâce,
Pour percer au-dessous du masque de ce front,
(Que les ans ont battu d'averses qui le font
Si pâle !) et que tu vois mon âme face à face,

D'un douloureux destin témoin morose et lasse ; —
Puisque, grâce à la foi de l'amour, ta raison
Dans cette âme engourdie et morne à la vision
De l'ange qui patient souffre, attendant sa place

Au ciel nouveau ; puisque ni malheur ni péché ;
Les maux de Dieu ; la mort, prochaine certitude ;
Rien de ce dont tout œil se serait détourné,

Et de ce qui pour tout m'emplit de lassitude ;
Puisque rien ne t'éloigne,... apprends-moi, cher aimé.
A verser, comme toi les biens, ma gratitude.

XL

OH yes! they love through all this world of ours!
I will not gainsay love, called love, forsooth.
I have heard love talked in my early youth,
And since, not so long back but that the flowers

Then gathered, smell still. Mussulmans and Giaours
Throw kerchiefs at a smile, and have no ruth
For any weeping. Polypheme's white tooth
Slips on the nut, if after frequent showers

The shell is over-smooth; and not so much
Will turn the thing called love, aside to hate,
Or else to oblivion. But thou art not such

A lover, my Beloved! thou canst wait
Through sorrow and sickness, to bring souls to touch,
And think it soon when others cry "Too late."

XL

Oh oui ! le monde entier sacrifie à l'amour !
A l'amour, ou ce que sous ce terme on professe.
On m'a parlé d'amour en ma prime jeunesse ;
Naguère aussi ; — les fleurs qu'on cueillait en ces jours

Ont encor leur parfum. Musulman ou Giaour
Jette un mouchoir à qui sourit; mais il délaisse
Un visage éploré. Sur la noisette épaisse,
Qu'une averse abondante a poli, glisse un jour

La blanche dent de Polyphème. Il en faut moins
Pour changer ce qu'on nomme amour en de la haine
Ou de l'oubli. Mais toi, cher Aimé, tu n'es point

Un tel amant ! Par la souffrance et par la peine
Tu attends le jour où l'âme à l'âme se joint ;
Et « trop tard » pour leur foi paraît tôt à la tienne.

XLI

I THANK all who have loved me in their hearts,
With thanks and love from mine. Deep thanks to all
Who paused a little near the prison-wall,
To hear my music in its louder parts,

Ere they went onward, each one to the mart's
Or temple's occupation, beyond call.
But thou, who in my voice's sink and fall,
When the sob took it, thy divinest Art's

Own instrument didst drop down at thy foot,
To hearken what I said between my tears,...
Instruct me how to thank thee! — Oh, to shoot

My soul's full meaning into future years,
That *they* should lend it utterance, and salute
Love that endures, with Life that disappears!

XLI

Je rends grâce à tous ceux dont les cœurs m'ont aimée,
D'un cœur aimant qui point n'oublie ; et je rends grâce
A ceux qui s'arrêtaient quelque moment, en face
De la geôle où ma voix montait forte et rythmée,

Avant que chacun, sur la route accoutumée
Du temple ou du marché, disparût dans l'espace.
Mais toi, c'est quand ma voix était plus faible et lasse,
Mourant dans un sanglot, que, devant moi pâmée,

Tu laissas échapper le divin instrument
De ton art, pour entendre en mes pleurs mon murmure...
Apprends-moi donc à te remercier ! — Dis comment

Jeter toute mon âme à la race future,
Qui mieux que moi, saura saluer dignement
Dans la vie éphémère un amour qui seul dure.

XLII

How do I love thee? Let me count the ways.
I love thee to the depth and breadth and height
My soul can reach, when feeling out of sight
For the ends of Being and Ideal Grace.

I love thee to the level of every day's
Most quiet need, by sun and candlelight.
I love thee freely, as men strive for Right;
I love thee purely, as they turn from Praise;

I love thee with the passion put to use
In my old griefs, and with my childhood's faith;
I love thee with a love I seemed to lose

With my lost saints, — I love thee with the breath,
Smiles, tears, of all my life! — and, if God choose,
I shall but love thee better after death.

XLII

Comment je t'aime ? J'en veux dire la manière :
Je t'aime d'un amour profond, haut et puissant,
Tel que mon âme en peut sentir, quand, loin des sens
Elle monte vers l'Etre et la Grâce dernière ;

Je t'aime d'affection tranquille et familière,
Propre à servir aux soins du jour utilement ;
Je t'aime, comme on sert le bon droit, librement ;
Je t'aime purement, aux honneurs étrangère ;

Je t'aime des ardeurs autrefois apportées
A ma foi juvénile, ou mes jeunes douleurs ;
Je t'aime des feux que mes saintes délaissées

M'inspiraient autrefois ; je t'aime avec les pleurs,
Le souffle, les bonheurs de toutes mes années ;
Et, morte, si Dieu veut, t'aimerai plus ailleurs,

XLIII

BELOVED, thou hast brought me many flowers
Plucked in the garden, all the summer through
And winter, and it seemed as if they grew
In this close room, nor missed the sun and showers.

So, in the like name of that love of ours,
Take back these thoughts, which here unfolded too,
And which on warm and cold days I withdrew
From my heart's ground. Indeed, those beds and bowers

Be overgrown with bitter weeds and rue,
And wait thy weeding: yet here's eglantine,
Here's ivy! — take them, as I used to do

Thy flowers, and keep them where they shall not pine:
Instruct thine eyes to keep their colours true,
And tell thy soul, their roots are left in mine.

XLIII

Aimé, tu m'as porté souvent des fleurs, cueillies
Au jardin, tout l'hiver aussi bien qu'en été ;
Il semblait que toujours leur tige eût végété
Dans ces murs, sans besoin de soleil ni de pluies.

Au nom du même amour de nos âmes unies,
Prends ces pensers qu'aussi ces murs ont abrité
Et vu fleurir, et qu'en tout temps j'ai récolté
Sur le sol de mon cœur. Là, sans doute, prairies,

Bosquets sont envahis de plantes sans valeur ;
Tu les arracheras. Mais vois : des églantines
Et du lierre ! Prends-les, comme je pris tes fleurs ;

Ne laisse pas flétrir les frêles étamines ;
Que tes fidèles yeux conservent les couleurs ;
Dis à ton cœur qu'au fond du mien sont leurs racines.

NOTES

Le traducteur a largement usé d'une des licences préconisées par la jeune école prosodique. Il n'y a rien de très hardi à croire que la rime est la répétition d'un son et n'est pas autre chose. Le sage de Laprade s'élevait déjà avec force contre cette « chinoiserie » de la *rime* pour *l'œil*. Mais, s'il était besoin d'excuser la liberté ainsi prise, on pourrait dire qu'elle est particulièrement indiquée, pour la traduction d'œuvres écrites dans une langue qui n'a jamais connu cette superstition, et par un auteur dont les rimes sont parfois si libres ou si lâches qu'elles ont soulevé, même en Angleterre, des protestations.

II

Death-weights, « a small weight placed on the eyelids of a corpse to keep them closed. » (*A New English Dictionary*). Dans certaines familles anglaises, des pièces d'or sont conservées, de génération en génération, pour servir à cet usage.

III

Dans un autre poème de l'auteur nous trouvons ce même tableau du poète entouré, dans un palais, de nobles dames qui l'invitent à chanter :

When the palace ladies, sitting
Round your gittern, shall have said,
« Poet, sing those verses, written
For the lady who is dead. »
(Catarina to Camoens, xiii.)

VI

... the threshold of my door
Of individual life

Comparez, dans Tennyson,

« Upon the threshold of the mind. »
(In Memoriam, iii.)

IX

I will not breathe my poison on thy glass

Madame M. Duclaux interprète autrement :

« Je ne veux point verser mon poison dans ton verre. » (*Grands Ecrivains d'Outre-Manche*, p. 204.) Il y aurait là bien de l'emphase. et la langue même se prête mal à ce sens.

A supposer qu'il s'agisse d'un miroir, nous notons qu'il y en avait un remarquable (est-ce coïncidence fortuite ?) dans le mobilier italien des Browning. Dans une description de leur intérieur, Mr. W. W. Story note « un miroir singulier, des chaises longues et des sofas, et cent bibelots qui ajoutent à la pièce un charme inexprimable..... Après la mort d'Elizabeth son mari fit faire de cette salle une aquarelle... où figurent le miroir et un des sièges étranges. »

XI

Aornus. Dans d'autres occasions le poète cite cette montagne comme type d'inaccessible hauteur :

..... « Some top of Lebanon,
Or haply of Aornus, beyond sweep
Of the black eagle's wing ! » ...

(A Drama of Exile.)

D'après Arrien, il y avait dans l'Inde une ville de ce nom qu'Alexandre aurait emportée, bien qu'elle passât pour inexpugnable. En réalité le sanscrit *awarana*, qui se retrouve souvent dans la nomenclature géographique de l'Inde sous les formes *awar* ou *ore* (Peschawar, Radjore, etc.) signifie « roche fortifiée. »

XVIII

Les longues boucles d'Elizabeth Barrett Browning ont arrêté l'attention de tous ceux qui nous ont laissé d'elle un portrait. Voici comment s'exprime un Américain, après une première visite à la Casa Guidi : « Je vis assise à la table à thé de la grande

salle du palais, une femme très petite et très menue, avec de très longues boucles, recouvrant presque les yeux et tombant sur la poitrine, de façon à cacher entièrement la petite et pâle figure, d'où les yeux perçants et interrogateurs fixaient d'un regard pathétique le nouveau venu. » (*Life of Browning*, by W. Sharp, p. 153).

XXI

Est-ce la contrepartie de cette pensée? est-ce une réponse à cette prière d'Elizabeth, que nous trouvons dans un passage du poème par lequel Robert Browning lui dédie ses *Men and Women ?*

« Grâces à Dieu, la moindre de ses créatures a, comme la lune, deux faces, de son âme : une pour l'opposer au monde, une pour la montrer à la femme qu'il aime.

Je parle ainsi de moi, mais pense à vous, Aimée ! A vous ceci — ô ma lune des poètes ! Ah ! c'est là le côté du monde; c'est ainsi qu'il vous voit, vous loue, croit vous connaître ! Et moi aussi je le contemple et je vous loue... Mais ma meilleure part est quand je m'écarte des hommes, que je franchis un pas ou deux de crépuscule incertain, passe à l'autre côté, celui des lumières nouvelles, silencieuses, argentées, des ombres insoupçonnées. et que là recueilli je jouis en silence de mon bonheur. » (One Word More, xvii et xviii).

XXII

And isolate pure spirits, and permit
A place to stand and love in for a day

rappelle ce beau passage de Tennyson, d'une intense et mystique ardeur :

[Love] seeks at last
Upon the last and sharpest height,
Before the spirits fade away,
Some landing-place. to clasp and say,
" Farewell ! we lose ourselves in light. "

(In Memoriam, xlvii.)

XXIII

Can I pour thy wine...? — Verser ton vin, te servir.

Comparez, dans un autre poème du même auteur :

I sang him hunter's songs.
I poured him the red wine —
He looked across the cup, and said,
" *I love thee, sister mine.* "

(The Romaunt of Margret, xiii).

XXVI

Because God's gifts put man's best dreams to shame.

Robert Browning avait-il ce vers présent à la mémoire, quand il écrivait, dans le poème par lequel il dédie *Men and Women* à Elizabeth :

... Heaven's gift takes earth's abatement !
« Le don de Dieu est par la terre avili » ?

(One Word More, ix.)

XXVII

Comparez au dernier vers, cet autre passage du poète :

Love, strong as Death, shall conquer Death,
Through struggle, made more glorious :

(A Child's Grave at Florence, xxiii.)

XXVIII

This said.....

La première lettre de Robert à Elizabeth Barrett est du 10 janvier 1845. Madame M. Duclaux en a traduit une partie : « J'aime vos vers de tout mon cœur, ma chère Miss Barrett : c'est vous dire que je vous aime. Savez-vous qu'un jour j'ai été tout près de vous voir ? — Et il me paraît que, dans mes voyages, j'ai été tout près de voir, dans quelque crypte, dans quelque chapelle, une des merveilles du monde, qu'un hasard insignifiant m'aurait pourtant empêché de connaître. »

This fixed a day in spring...

Ce jour fut le 20 mai 1845. Miss Barrett écrit à une amie au sujet des lettres de Browning et de sa demande d'entretien : « Enfin, j'ai dû consentir à le recevoir dans des conditions où je n'avais jamais reçu un étranger. Je ne saurais dire pourquoi, mais, avec lui, je ne pouvais persister dans mon refus. Je le recevais pourtant bien à contre-cœur. Mais il a une façon d'arranger les choses que je n'ai pas, moi, une façon d'écarter les obstacles Il écrit les lettres les plus charmantes du monde... Enfin, un jour, il est venu. »

(*Grands Ecrivains d'Outre-Manche*, pp. 197, 8).

XXX

I see thine image through my tears to-night.

En 1861, après la mort de sa sœur Henrietta, Mrs. Browning écrivait à son amie, Mrs. Ogilvy, une lettre qui exprime la plus profonde douleur; après avoir parlé des jeunes filles que cette mort laisse orphelines, elle ajoutait : « I see my own child's face through a mist of tears. »

XXXIII

Ce nom d'enfant, par lequel Elizabeth fut appelée, pendant bien longtemps, de tous autour d'elle, était « Ba ». Il lui avait été donné par son jeune frère, comme elle le rappelle dans un délicieux poème.

I have a name, a little name
  Uncadenced for the ear,
Unhonoured by ancestral claim,
Unsanctified by prayer and psalm,
  The solemn font anear.
. . . .
My brother gave that name to me
  When we were children twain ;
When names acquired baptismally
Were hard to utter, as to see
  That life had any pain.

(THE PET-NAME, I et VII)

XXXVI

La dernière strophe du poème « Catarina à Camoëns » exprime cette même abnégation d'un cœur de femme : « Je ne veux pas qu'il me sacrifie une seule de ses joies. »

Should he ever be a suitor
Unto sweeter eyes than mine,
Sunshine gild them,
Angels shield them,
Whatsoever eyes terrene
Be the sweetest HIS have seen !

(CATARINA TO CAMOENS, XIX.)

XXXIX

... behold my soul's true face

L'illustre romancier américain, Nathaniel Hawthorne, dit d'Elizabeth qu'à peine avait-elle un corps, « a pale person scarcely embodied at all ». Un autre visiteur américain, qui la vit à Florence, la décrit comme « une âme de feu enclose en une enveloppe de perle. »

XLII

..... and, if God choose,
I shall but love thee better after death.

Robert Browning répond :

« Verse and nothing else have I to give you
Other heights in other lives, God willing :
All the gifts from all the heights, your own, love !

(ONE WORD MORE, XII.)

XLIII

Pendant l'hiver de 1845-1846, qui fut exceptionnellement doux, Robert Browning avait régulièrement, trois fois par quinzaine, apporté à sa fiancée des fleurs fraîches.

Arras. — Imp. Schoutheer Frères, rue des Trois-Visages, 53.



3 2044 010 155 315



WIDENER
NOV 13 1995
CANCELLED